

L'instant et l'infini

Jean-Claude Ravet

Numéro 779, juillet-août 2015

Fragments d'éphémère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78145ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ravet, J.-C. (2015). L'instant et l'infini. *Relations*, (779), 25–27.



L'instant et l'infini

Notre vie est un fil ténu, tendu entre la naissance et la mort, suspendu au-dessus d'un abîme.

JEAN-CLAUDE RAVET

à Hélène Monette

Il y en a qui ont la mort en face d'eux, persistante, avant l'heure. Des êtres rares qui luttent avec l'ange toute la nuit, tous les jours comme une nuit. Vaincus à l'aube. La vie pour eux ne va jamais de soi. Ils doivent à chaque instant la conquérir à nouveau, éphémère conquête sans lendemain, pour se justifier d'être et rendre compte de leur joie de vivre mêlée au désespoir. Toujours, la conscience leur fait mal, comme un privilège indu, comme la douleur diffuse et prégnante d'un malheur dont ils se sentent complices, responsables, comme un appel insistant à se dépandre de soi et à se lier à l'autre.

Ils ont la bêtise et l'indifférence en horreur, comme le crève-faim regarde avec mépris les repus qui ripaillent. Le visage sans fin de la souffrance, les mille habits de l'injustice, le plus souvent cravatés, les scandalisent et les révoltent. Ils sont une plaie ouverte dans leur chair, comme une

bouche qui crie et beaucoup de silence. Les yeux écarquillés devant la misère du monde, ils ne comprennent pas ; pourtant, ils voudraient tant comprendre. Ils fouillent, ils questionnent, ils lisent, ils pensent avidement. Mais rien n'y fait. Il faudrait pour cela qu'ils soient en paix avec eux-mêmes. Qu'ils se comprennent eux-mêmes. Que la question du sens des choses, de la vie, de l'existence cesse un instant de les tarauder. Mais cela leur est interdit. Un feu les brûle, inextinguible. À l'intérieur. Dans cette part d'eux-mêmes qu'ils partagent avec le monde, d'où se répand le feu qui les consume.

Ils ne savent pas qu'ils brillent – eux, ils brûlent. Brûlent-ils jusqu'à la dernière seconde sans connaître leur destin, ni même reconnaître le visage amical de la mort ?

Qui sont-ils ? Qui sont-elles ? Ce sont des poètes de l'éphémère ouvert sur l'infini. Dans la nuit noire de la finitude – dont ils pétrissent dans l'urgence un poème imparfait, parce que *ce n'est qu'un cri* –, ils sont des lueurs tremblotantes, essentielles. Grâce à elles, il nous arrive parfois de percevoir soudain, dans notre égarement tâtonnant et distrait, la question incessante et brûlante que nous sommes, le séjour mouvant de notre humanité inachevée, le lieu de la blessure ouverte où la vie se fait don ; la souffrance, brèche et compassion – et l'amour, combat pour la

L'auteur est rédacteur en chef de *Relations*

Jacques Goldstyn, 2015, encre, crayon de bois, pastel et aquarelle sur papier

Filiation

EMILIANO ARPIN-SIMONETTI

L'auteur est secrétaire
de rédaction de
Relations

Ta voix perce dans l'écran de la nuit
des trous d'aiguille
d'où gicle la lumière gracile
filant la toile d'araignée atavique, délicate, tragique
l'âme
attrapeuse de rêves et du poème des lucioles
dessiné à même la noire pellicule
de l'éternel présent enfui

Le monde sans cesse s'éteint
pour renaître de la parole
crevant les eaux du silence
sans filet

* * *

Dans la froideur d'argent du soir d'automne
dans les cachots du sens anesthésié de calendriers
où le temps ne sert qu'à esquisser les contours
de ce qui disparaît

tu parles des choses essentielles

et je suis là pour les entendre
avec la paume de mes mains

* * *

Tes mots arrachent à l'apnée du quotidien
feux d'artifices
fugaces éclairs de joie féroce
collisions d'étoiles

les constellations éphémères de nos lignes de vie
révèlent l'avenir
posées sur la peau tirée
le tambour de ton ventre

Dedans
blotti entre
tes os et ta langue

bat demain

justice. Ces lueurs nous donnent à saisir le suc de la vie, les choses enfin « libérées de la servitude d'être utiles » (Walter Benjamin), appelant à briser, comme geste augural d'une révolution, l'horloge du temps homogène et vide, dont le tic-tac bat la mesure d'enfer de l'affairement et de l'abêtissement programmés.

LES DEUX YEUX DE L'ÂME

« L'âme a deux yeux, l'un regarde le temps, l'autre se tourne vers l'éternité. » C'est ainsi qu'Angelus Silesius – mystique allemand du XVII^e siècle – capte, dans *Le pèlerin chérubinique*, la singularité de l'existence humaine et sa fine tension entre l'instant et l'infini. C'est avec ce double regard que l'être humain peut faire à la fois l'expérience de la vie sensible et subjective, éphémère et mouvante, et celle d'une irréductible altérité au cœur même de l'existence. Ni le monde, ni autrui ne sont une proie à saisir, à ramener à soi, comme une reproduction du même; ils incitent au contraire à la solidarité et au dévouement, au respect et à l'émerveillement face à l'étrangeté et à l'énigme de la vie, insaisissable mais saisissante.

Si le fini s'ouvre à l'infini, l'infini aussi, parfois, pénètre subitement l'instant. Éclair étourdissant, ou brise rafraîchissante, sentiment de plénitude, de liberté, de joie ou de douleur. Dans sa fulgurance comme dans sa fugacité, cette présence de l'infini dans l'éphémère – grâce du sublime, du divin, de la beauté – réveille notre mémoire et nos rêves enfouis, dépouille notre présent de la carapace de la routine, des habitudes, des conventions, de tout artifice, laissant parfois ou serein, dessaisi du temps et dénudé, seul dans un silence habité, manifestant la profondeur de l'être. C'est un appel à habiter le présent où nos sens s'aiguisent, s'affinent, s'avivent. Notre subjectivité se colle intimement à la chair du monde, rendant encore plus désirable la vie dans la liberté et l'entraide, et intenable le scandale de la faim et de l'oppression, le cri de la misère, la laideur d'une vie mutilée. « Heureux les affamés et assoiffés de justice », dit l'Évangile. Là, le désir n'est plus une bouche dévorante, un trou sans fond où tout s'engouffre, mais une bouche orante, transformant l'existence en chant.

L'illumination d'un Paul de Tarse – laissé en état de choc des jours durant, et qui de persécuté se joignit aux persécutés, à l'image d'un Dieu qui aurait renoncé à sa toute-puissance et à l'éternité pour partager la fragilité de la condition humaine – ou celle d'un François d'Assise – accueillant Dieu venu à lui comme un mendiant et renonçant à la vie facile d'une bourgeoisie naissante pour vivre parmi les pauvres et les exclus – sont, dans la tradition chrétienne, des icônes emblématiques de la trace indélébile du sublime que peut laisser l'éphémère d'un instant de grâce dans la vie humaine.

Commentant le mot de Silesius cité plus haut, le philosophe marxiste tchèque Karel Kosik écrit: « l'homme pos-

sède deux yeux: l'un scrute l'instant, l'autre vise l'infini. Seul l'accord entre les deux regards nous donne la mesure. En perdant un œil, nous perdons le sens de la mesure et cédon à l'aveuglement». C'est ce qui se passe à notre époque: «L'homme moderne a perdu le sens de la mesure [...]. Il a élevé son système de besoins au rang de l'unique

réalité et il a renoncé au désir métaphysique. C'est du seul œil scrutant l'instant qu'il contemple sa planète natale ainsi que l'univers entier. De son œil orphelin, il jette un regard de conquérant et de colonisateur, un regard d'exploiteur. Les astres du ciel attendent leur

annexion, afin de devenir une source d'énergie et de matières premières. La terre attend que, depuis le ciel, l'homme exerce sur elle un contrôle absolu², au point où la démesure technoscientifique et financière en vient à la dévaster.

Aussi faut-il de manière pressante déciller, en nous, l'œil de l'infini, réveiller le désir métaphysique tapi dans notre être, avant que le monde ne se défasse en désert immonde, habité d'êtres isolés et esseulés. Nous devons pouvoir réenchanter le monde aplati et replié sur lui-même, faisant barrage à la démesure avide et destructrice et à l'insignifiance: ouverture à l'ailleurs au cœur de l'ici, à l'invisible au cœur du visible, à l'infini dans le fini. Une ouverture qui préserve du trop-plein, une obscurité qui arrache à la pure transparence, une inquiétude qui sauve de la certitude. «Ouverture à l'abyssalité de l'humanité», dit Kosik.

HABITER POÉTIQUEMENT LA TERRE

«L'être humain habite poétiquement la Terre» (Hölderlin): cette parole du poète fou n'a cessé d'habiter le cœur des hommes et des femmes aux prises avec leur existence. Pas de quiétude pour celui ou celle qui s'ouvre aux visages suppliants d'écorchés comme le sien. Mais un profond ébranlement qui ne laisse rien d'intact, de solide, de sûr. Ce qui pouvait avoir apparence de certitude se fissure. La lumière et le sol vacillent. La nuit recouvre le jour. Tâtonnement et vertige poussent alors à la marche. À autant de manières de faire des liens et d'extirper une réponse à la vie au goût de sang: «Je suis bien le gardien de ma sœur, de mon frère.»

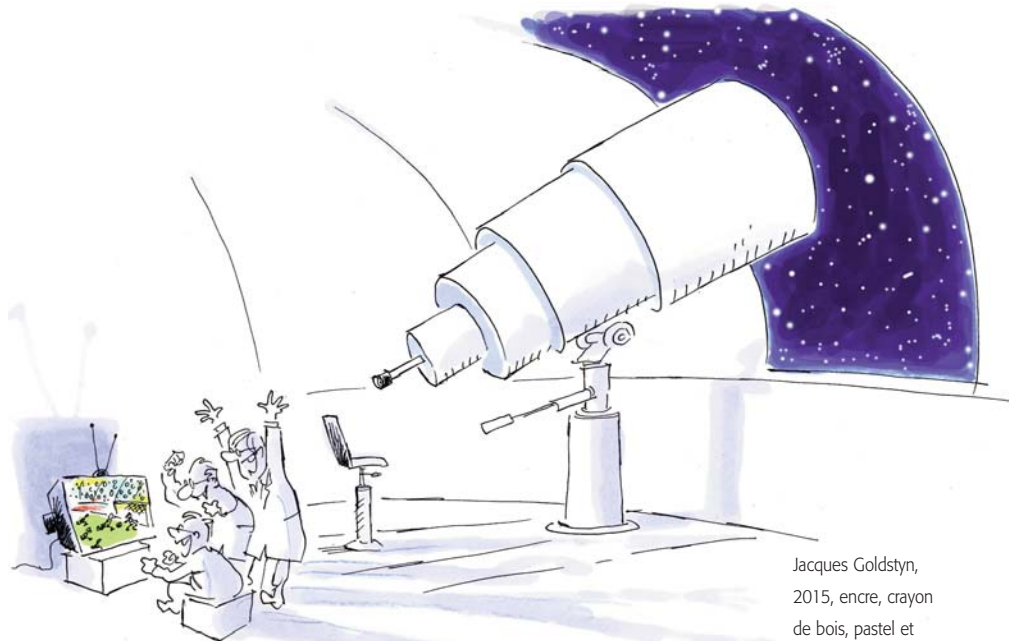
La parole du poète se présente comme invitation à entrer avec lui dans cet ébranlement de l'existence qui dépossède, dépouille, dénude mais en même temps

investit, met en relation avec autrui et le monde... à vif. Que cela signifie-t-il au clair? D'abord, le poète, est celui ou celle qui fait l'expérience d'un gouffre. Il aurait préféré ne pas y être. Être comme la plupart d'entre nous dans le confort d'une vie sans trop de questionnements, sans la hantise de voix intérieures, sans la crainte d'être happé par des forces qu'il ne contrôle pas et dont il devient lui-même la voix. Être là, sans plus, et non en même temps ailleurs et saisi. Mais il est là au pied de l'abîme. Près d'y basculer, de perdre pied. S'il s'y tient malgré tout, c'est qu'il sait que son existence plonge ses racines dans ce vide. Les voix qui s'en libèrent l'écorchent, l'effraient autant qu'elles lui sont familières, proches, amies. Les désertes seraient trahir une présence vitale. S'il persiste, c'est aussi parce qu'il voit bien qu'il ramène à la surface de la terre, comme une eau vive, ce qui est enfoui, des bribes d'ailleurs, d'invisible, d'infini qui fait vivre.

Habiter en poète la Terre, n'est-ce donc pas consentir à avoisiner d'une certaine façon le gouffre? Accompagner le poète sur l'autre rive de l'existence. Quitter le jour pour l'errance dans la nuit, refusant une vie sereine mais amnésique. Affronter la peur de la mort dans un combat inégal, acceptant d'être blessé et béni. Le poète est celui qui porte en lui la faim et la nuit, pour ne pas feindre d'être enfin arrivé. Repu. Guéri. Ne pas vivre en paix avec le monde: «Je suis venu apporter le feu sur la terre et que désirais-je sinon qu'il soit déjà allumé?» (Luc 12,49) ●

1. Benjamin Fondane, «Préface en prose» dans *L'Exode*, 1942.

2. K. Kosik, *Crise des temps modernes*, Paris, Éd. de la Passion, 2003, p. 221.



Jacques Goldstyn,
2015, encre, crayon
de bois, pastel et
aquarelle sur papier